

**Andrée  
Chedid**

**Le  
sixième  
jour**

**Roman**

Extrait de la publication

**Flammarion**

## Andrée Chedid

*Dans ses romans*  
(Le Sommeil délivré, L'Autre,  
Les Marches de sable,  
La Maison sans racines, etc.)  
*comme dans ses poèmes et dans*  
*son théâtre, Andrée Chedid*  
*exprime d'une même voix*  
*l'homme et tout ce qui le dépasse.*

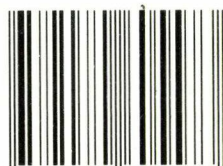


### Le sixième jour

Andrée Chedid raconte ici, avec un réalisme poignant, la lutte menée par une vieille femme pour sauver son petit-fils, Hassan, atteint du choléra. Le sixième jour marque la date fatidique dans l'évolution de la maladie.

Au-delà du réalisme de certaines scènes, au-delà de l'émotion que nous inspirent les personnages, au-delà du cadre que constitue le Moyen-Orient, ce récit fait figure de mythe. Le choléra, c'est la fatalité sous son aspect le plus terrible. Hassan, le petit malade, représente l'homme dans ce qu'il a de plus innocent. La grand-mère, elle, incarne la foi dans la vie.

*Le Sixième Jour*, publié en 1960 et qui a connu de nombreuses rééditions, fait entendre une musique profonde, explose en des éclats de lyrisme mêlés à une réalité très quotidienne.



## LE SIXIÈME JOUR



**ANDRÉE CHEDID**

**LE  
SIXIÈME JOUR**

*roman*

**FLAMMARION**

Extrait de la publication

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© 1960 by René Julliard.

**PRINTED IN FRANCE.**

*A ma mère,  
Alice Godel,  
cette compagne.*

**« Ecoute... Toi, tu penseras que  
c'est une fable, mais selon moi  
c'est un récit. Je te dirai comme  
une vérité ce que je vais te dire. »**

**PLATON. *Gorgias*.**



## PREMIÈRE PARTIE

### CHAPITRE PREMIER

Secouant sa charge de gravats, la carriole cahotait le long de la route agricole. La vieille Om Hassan se tenait assise auprès du conducteur.

— Je te dépose et je m'en vais tout de suite, grommela celui-ci.

— C'est comme tu voudras.

Les yeux fixés sur l'horizon, elle attendait que son village apparaisse en même temps que l'aube. Plusieurs fois, l'homme avait essayé de la détourner de ce voyage : « Au Caire tu es tranquille, pourquoi aller là-bas ?... Dans les campagnes le choléra a eu les dents longues...

L'action se situe en 1948.

Ce que tu vas voir n'est pas un spectacle pour toi. »

— Il faut que j'aïlle.

La veille, elle avait expliqué son départ à Hassan, son petit-fils, qu'elle quittait pour la première fois :

— Ce sont les miens, petit, j'ai besoin de les voir. J'aurais dû partir depuis longtemps, mais avant c'était impossible, il y avait des policiers partout. Maintenant, on peut circuler librement. Je serai absente une journée seulement. Mais il faut que j'aïlle, tu comprends ?

Il avait fait « oui » de la tête. C'était vrai qu'il comprenait. Il suffisait pour cela de lui parler d'une certaine manière, et qu'il sente qu'on avait besoin d'être compris. « Fils de ma fille morte, fils de mon âme », soupirait-elle en songeant à l'enfant.

— Cela fait combien d'années que tu n'es pas retournée à Barwat ? questionna l'homme.

— Sept ans.

— Sept ans, ce n'est rien. Ce sont ces trois derniers mois qui comptent.

La nuit s'effiloçait. La femme reconnut son village au bout du tournant.

\*  
\*\*

— Je me sauve, dit l'homme dès qu'elle eut mis pied à terre.

Le visage tourné vers Barwat, Om Hassan entendit derrière elle le bruit des roues disparaître et mourir.

Les maisons, écrasées sous un amoncellement de branchages et de paille, émergeaient à peine de terre.

Elle fit quelques pas, s'approchant des portes ouvertes. Les intérieurs étaient sombres, vides, remplis d'objets calcinés. De peur qu'aucune voix ne réponde, elle n'osa pas appeler.

La vieille revint ensuite se poster au centre de la ruelle. Quelque chose d'insurmontable l'empêchait d'avancer. Elle se laissa tomber sur le sol, prit un peu de cette terre entre ses mains, y appliqua sa joue, y mêla ses lèvres.

Quelqu'un l'interpella :

— Qu'est-ce que tu viens faire chez nous, Om Hassan ?

Se redressant de toute sa haute taille, elle se dirigea à pas lents vers son neveu, immobile près du bassin. Quand elle fut près de lui, elle posa avec soulagement la main sur son épaule.

— Tu peux repartir, continua Saleh d'une voix butée. Tu arrives trop tard.

— Trop tard ?

— Ici, il n'y a plus que des morts pour t'accueillir.

L'aube cendrait le hameau. Des nuées de moustiques se croisaient au-dessus du bassin recouvert d'une croûte spongieuse et jaunâtre.

Des corbeaux volaient bas, on entendait le bruissement de leurs ailes.

— J'ai quitté Le Caire dans la soirée. J'ai voyagé toute la nuit.

— Le choléra n'est pas pour ceux des villes. Seulement pour nous !

— Je voulais venir depuis longtemps...

— Depuis des années tu n'es plus des nôtres.

— Une moitié de mon cœur est restée avec vous.

Elle ne pouvait s'empêcher de songer à Hassan en regardant son neveu. Saleh portait une calotte de feutre marron sur ses cheveux ras. Elle vit ses pommettes saillantes, ses joues mangées du dedans. Le bas de la tunique bleu indigo était souillé, les jambes couvertes de boue, les pieds nus. Son petit-fils était toujours vêtu d'une robe propre, toujours chaussé de sandales. A l'âge de Saleh, il aurait de l'instruction, un métier en ville.

— Tu es trop loin, tu ne sais rien de nous.

— Non, je ne sais rien, Saleh.

— Il y a eu onze morts dans notre famille. Au village, je ne sais plus combien. Mais le pire c'est l'hôpital ! L'ambulance arrivait, les infirmiers pénétraient de force dans les maisons, brûlaient nos objets, emportaient nos malades.

— Où ça ?

— Ils ne le disent jamais.

— J'ai fini par savoir à quel endroit on avait parqué mon père et mon frère : sous des tentes, en plein désert. J'y suis allé. On nous a d'abord chassés avec des gourdins, ma mère et moi ; mais nous revenions en hurlant le nom des nôtres, pour qu'ils sachent que nous ne les avions pas abandonnés, que nous étions là, près d'eux... J'ai fini par me glisser dans une des tentes, c'était horrible ! Le même visage partout : bleu, maigre, la langue pendante. Les malades couchent les uns près des autres sur le sable, vomissant ; deux étaient déjà morts et on les avait laissés sur place... J'ai encore appelé, ils me regardaient tous d'un air hébété... Un infirmier est entré portant des bottes, un masque, il m'a poussé dehors... avant que je retrouve les miens. Ceux qui n'ont pas vécu tout cela ne savent rien... Jamais je n'oublierai... Depuis nous cachons nos malades et même nos morts !

— Je te comprends, mon fils.

— Maintenant, c'est fini. L'ambulance vient, fait une tournée, repart sans personne. Notre mère est tombée malade il y a quelques jours. Saleh ajouta d'une voix terne : « Elle est morte cette nuit. » Puis il recula, privant la vieille de son soutien, s'éloigna sans rien dire.

— Je vais avec toi, cria-t-elle.

— Retourne d'où tu viens.

— Non, allons ensemble.

Il ne viendrait jamais à bout de son obstination :

— Alors, viens, dit-il haussant les épaules. Tu n'as qu'à me suivre.



Ils tournèrent à gauche, prirent le sentier couleur de suie. Au loin, sur le terrain vague piqueté de palmiers aucun enfant ne jouait.

Le chemin se rétrécissait. On pouvait presque toucher des épaules les habitations qui se faisaient face. Un garçonnet au ventre ballonné, courant dans le sens opposé, se prit un instant entre les jupes de la vieille. Se dégageant, il la repoussa de ses petites mains poisseuses, s'enfuit à toutes jambes.

— Où sont tous les gens d'ici ?

Sans répondre, Saleh bifurqua à gauche.

Om Hassan reconnut la pierre plate qui sert de banc aux vieillards. « Si nous étions restés, c'est ici que Saïd serait venu s'asseoir. » Elle l'imagina, au crépuscule, assis au milieu des autres ; laissant couler entre le pouce et l'index les grains de son chapelet.

La route serpenta près de la bâtisse en briques crues du garde champêtre Hamar ; la seule maison à un étage de tout le hameau. Saillant hors de la façade, la plate-forme qui

servait de balcon s'effondrait ; le mur s'émiettait autour.

— Tout croule ici, dit la femme.

— En quoi un balcon sert-il aux morts ?

Plus loin, il se retourna :

— J'étais sorti pour chercher ça, dit-il, montrant la houe qu'il tenait à la main. Autrement tu ne m'aurais pas trouvé.

— Je serais allée chez vous.

— Il n'y a plus de chez nous.

— Vous avez changé de maison ?

— On a brûlé nos maisons. A cause de la contagion, ceux des ambulances viennent et mettent le feu... Toi, tu n'as pas peur, dit-il, approchant son visage du sien.

— Allons, coupa la femme, ne perdons pas de temps.



Le ciel fut, d'un seul coup, badigeonné de clarté. Il ne resta plus un doigt d'ombre sur la pellicule bleue. « Soleil qui sort tout rose de la montagne rose », l'ancienne mélodie lui revint en mémoire, cette fois comme la plus triste des plaintes.

Une bufflesse squelettique, traînant sa corde, sortit à pas lents d'une mesure en balançant sa longue tête.

Sitôt après, ils débouchèrent sur un minuscule carrefour où se dressaient la grange

commune, la boutique du barbier-apothicaire, l'épicerie.

— Taher aussi ils l'ont emporté. Il n'est jamais revenu. Jamais ils ne reviennent.

— Ne pense plus à ces choses.

— Comment ne pas y penser ?... Ma mère, ils ne l'auront pas. Nous l'enterrerons cette nuit.

Coincé entre les volets de l'épicerie, un pan de cotonnade rouge pendait jusqu'au sol. Contre le mur de la grange s'entassaient des galettes — mélange de vase et de paille — utilisées comme combustible l'hiver. Des bidons juxtaposés, qui servent de pigeonniers, n'abritaient plus d'oiseaux.

— Regarde ça, dit Saleh, indiquant plus loin une bande de terre calcinée. « Des familles entières vivaient là ! »

— Mon Dieu, protège l'enfant jusqu'à mon retour, murmura-t-elle prise d'angoisse.

— Où est l'enfant ? demanda Saleh comme s'il devinait sa pensée.

— Je l'ai laissé chez le maître d'école.

— Et mon oncle Saïd ?

— Il ne peut plus bouger. Yaccoub, le menuisier, s'occupe de lui quand je ne suis pas là.

— A quoi sert-il de les avoir quittés ? » Sa voix grinçait comme une lime. « Eux ont besoin de toi. Pas nous ! »

— Il faut me pardonner si je ne peux rien,



j'ai souffert de ne pas partager vos malheurs.  
— Qui partage le malheur des autres ?



Le chemin rampa hors du village, jusqu'aux bords de l'étroit canal. Près d'un tamaris, croulant sous le poids de ses feuilles, Saleh indiqua à la vieille un groupe de cabanes construites en tiges de maïs.

— C'est là-bas.

Ils contournèrent ensemble une charrue renversée qui bloquait le passage. Une fillette, la tête abritée sous un sac de jute, se précipita à leur rencontre. Elle avait un visage gris, tout en museau. Au bas de sa robe effilochée, paraissaient ses jambes couvertes d'escarres.

— Vite, vite, avant qu'on vienne nous la prendre, souffla-t-elle.

— C'est Nefissa, une de tes nièces, dit Saleh à la vieille.

— Tu as trouvé la houe ? demanda l'enfant.

Il la lui montra. Puis, ils se mirent à courir ; Om Hassan eut du mal à les suivre. Devant la porte, Saleh commanda à la fillette de faire le guet.

— C'est le jour de leur tournée. Si tu les entends, si tu les vois, frappe trois coups...

— Je sais.

Tandis que Saddika traversait le seuil, une fade odeur de saumure mouillée lui emplit les narines. Saleh expliquait aux trois jeunes hommes, groupés au centre de la pièce, qui était cette femme qui entrait. Ils se retournèrent, firent un rapide signe de tête. Elle reconnut Moustapha à cause de son œil borgne, Omar le plus jeune ; mais pas le troisième. Peut-être était-ce Rashad ? Mais déjà, lui tournant le dos, ils s'étaient remis à chuchoter. Une jeune femme aux joues hâves et grêlées, aux sourcils en forme d'hirondelle, s'éventait avec un coin de son voile ; le menton sur la poitrine, elle dévisageait la vieille avec méfiance.

Il n'y avait aucun objet dans cette chambre. Sauf, calée dans un coin, une de ces jarres qui servent de réserve alimentaire. Du plafond pendait une botte de gros oignons rouges.

La femme avança lentement, cherchant le corps de sa sœur. Soudain, s'écartant tous à la fois, ses neveux la mirent sans ménagement en face de la morte. Le bout de ses sandales venait de toucher la plante cornée des pieds nus.

Enroulée dans ses robes noires, couchée à même le sol, Salma paraissait démesurément longue. Sa face étroite et tannée rappelait celle de cette momie que Saddika — en compagnie de Hassan et du jeune maître — avait entrevue au musée derrière une vitrine poussiéreuse. Ce masque n'avait plus aucune res-

semblance avec la figure épanouie de sa sœur cadette. On aurait dit que, sous la peau, des cordelettes rugueuses et sèches s'entrecroisaient pour maintenir les traits en place.

L'espace d'une minute, Om Hassan se représenta la Salma d'autrefois : l'accoucheuse du village, ses mains sur ses fortes hanches, riant aux éclats. Elle contempla de nouveau la forme étendue. Les deux images se juxtaposaient d'une manière hallucinante. La vieille ferma les yeux.

— Va t'asseoir, ma tante.

Elle se retrouva, assise, en compagnie de la jeune femme. Le visage de celle-ci si proche du sien que Saddika discerna, dans la paroi de la narine percée, la ficelle en forme d'anneau que l'on remplace un jour par un cercle d'or.

— Elle a reçu la dernière lettre que tu as fait écrire, clama Saleh. Tu disais que tu étais laveuse, que tu gagnais bien ta vie, que tu avais beaucoup de clients et qu'elle devrait venir te rejoindre... Mais jamais elle ne nous aurait quittés.

Il partit alors d'un grand rire qui rappelait celui de la morte.

Les hommes s'affairaient à présent autour du cadavre, tandis que sur ses doigts engourdis, la vieille faisait le compte des absents. Omar coupa le cordon rouge qui entourait le cou de sa mère pour détacher la clef du coffre

des fiançailles ; ses couleurs criardes paraissaient une offense en pareil jour. Il fallut ensuite utiliser la houe pour faire sauter une seconde serrure. Ensemble, ils en retirèrent le contenu. Des objets les plus divers jonchèrent bientôt le sol : une marmite, des chiffons, des herbes séchées, des babouches, du poivre, un sachet de kohl, des aiguilles, cinq bracelets d'or et même des œufs.

Soudain, on entendit trois coups et Nefissa entra précipitamment, rongant ses ongles, tiraillant de l'autre main le bout de sa natte roussie.

— Il faut faire vite, dit Saleh.

A quatre ils portèrent la morte jusqu'au coffre, et s'efforcèrent ensuite de la tasser à l'intérieur. Le corps était de pierre et beaucoup trop long. Ils s'y reprirent à plusieurs fois avant de le déposer, de nouveau, sur le sol.

— Dépêchez-vous, ils visitent les maisons, murmura la fillette.

— Scions-lui les jambes, proposa quelqu'un.

Om Hassan poussa un cri, cacha sa figure dans ses mains.

— A quoi serviront ses jambes ? redit la voix.

Saleh, le visage en feu, frappa son frère de toute la force de son poing, et celui-ci alla toucher le mur d'en face.

S'infiltrant à travers les branchages, les

— Tu lui as donné ton dernier souffle, Om Hassan, hurle le batelier.

— Tu lui as donné ton dernier souffle et il est vivant ! annonce Dessouki.

— Tu l'as sauvé avec ton dernier souffle, murmure Okkasionne, ses lèvres frôlant le visage de la vieille.

— L'enfant verra la mer, Om Hassan ! » insiste Abou Nawass, les mains en cornet devant sa bouche. « Par Dieu, il entrera dans la mer ! »

Jamais le batelier n'a tant compris, tant désiré la mer.

— L'enfant verra la mer ! reprend Dessouki.

— Tu m'entends, Om Hassan, poursuit Okkasionne. Je t'annonce la bonne nouvelle : l'enfant verra la mer !

Un sourire se dessine sur sa bouche ; elle entend leurs voix. De grandes rivières coulent. Om Hassan se laisse doucement porter.

L'enfant est partout, l'enfant existe. Près d'elle, devant elle, dans la voix, dans le cœur de ces hommes. Il n'est pas mort, il ne pourra plus mourir. On dirait qu'elles chantent, ces voix. Entre la terre et demain, entre la terre et là-bas, le chant est ininterrompu.

— La vie, la mer... soupire-t-elle. Enfin, la mer...

**Achévé d'imprimer  
sur les presses de  
L'IMPRIMERIE CHIRAT  
42540 Saint-Just-la-Pendue  
en octobre 1986  
Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 1984 N° 155  
Flammarion et C<sup>ie</sup>, éditeur N° 11080**